

# **Badische Landesbibliothek Karlsruhe**

**Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe**

## **La Forêt Noire**

**Lallemand, Charles**

**Paris, 1866**

IV

[urn:nbn:de:bsz:31-244707](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-244707)

— Je m'en vais, Hans, » dit Lothe d'un ton moitié boudeur, moitié convaincu.

Ils s'embrassèrent, et Hans, ayant jeté les yeux de tous côtés au dehors, pour s'assurer qu'aucun témoin indiscret ne rôdait dans les environs, Lothe prit sa course vers la rivière. Mais, oubliant, dans sa préoccupation, pleine d'espérance cette fois, d'y remplir sa baratte, elle reprit à travers les taillis le chemin du village.

## IV

En approchant d'une passerelle jetée en travers d'un petit ruisseau qui court en gazouillant dans les bois, Lothe entendit un bruit de voix, et elle allait s'arrêter et faire un détour pour éviter toute rencontre, lorsqu'elle fut interpellée par une grosse voix qui lui criaît : « Est-ce vrai, Lothe, ce que me dit cette petite mauvaise langue de Gertrude? »

Sans comprendre cette question, mais rassurée, en reconnaissant celui qui la lui adressait, Lothe fit quelques pas et se trouva près de Gédéon Schwartz, qui hachait du bois, tandis que Gertrude, la petite sœur de Hans, debout devant lui, le regardait faire.

« Quoi donc? oncle Gédéon, demanda-t-elle.

— Eh bien! Gertrude prétend que revenu d'hier au pays, Hans est déjà tout triste. Qu'en penses-tu, Lothe?

— Mais, je n'en sais rien, moi, répliqua la jeune fille en rougissant beaucoup de son mensonge.





— Tiens! d'où viens-tu donc comme cela, ma nièce? reprit Gédéon d'un ton goguenard.

— Vous le voyez, de la rivière.

— Est-ce que tu es allée y porter de l'eau?

— Pourquoi donc?

— Dame! ta baratte est vide, et il me semble que c'est pleine qu'elle devrait être quand elle revient de l'endroit où l'on va d'ordinaire la remplir.

— Ah! mon Dieu! c'est vrai, je l'ai oublié, s'écria Lothe, doublement confuse.

— Allons! allons! reprit Gédéon, Hans, de son côté aura peut-être oublié sa roue; ainsi, vous êtes quittes.

— Vous pensez donc, oncle Gédéon...

— Je ne pense rien, et n'en dirai pas davantage. Seulement, je te demande, Lothe, s'il est vrai que Hans soit triste, et pourquoi?

— Pourquoi? ah! vous le savez bien.

— Oui, oui, à peu près; vous vous aimez trop tous deux, n'est-ce pas, pour vous haïr comme le voudraient vos parents.

— Mais pourquoi se haïssent-ils?

— Ah! voilà. Le diable n'en sait rien; le bon Dieu s'en doute peut-être; mais eux, certainement, n'en sont pas bien sûrs. Et pourtant cela peut durer ainsi éternellement, si je ne m'en mêle.

— Oh! mêlez-vous-en, oncle Gédéon, dit Lothe d'un ton câlin, et avec un geste caressant.

— Oui, nous verrons cela... quelque jour.

— Non, tout de suite, cher petit oncle Gédéon.

— C'est cela, c'est toujours le cher petit oncle Gédéon qui est chargé des corvées désagréables. Ce que c'est que d'être bon. Décidément, si je reviens jamais en ce monde, je serai méchant, c'est tout profit.

— Oh! vous ne pourriez pas..

— Allons, soit. Eh bien! préviens ton père que j'irai le voir à midi, Lothe. Et toi, petite Gertrude, cria-t-il à l'enfant qui s'était un peu écartée pendant cette conversation, dis à Christian de m'attendre à une heure. En route, toutes deux, tas de fillettes. Vous me faites perdre mon temps, comme si vous en valiez la peine. »

Et, ayant ainsi parlé d'une voix terrible, l'oncle Gédéon Schwartz se remit en riant à bucher son bois, tandis que Lothe et Gertrude s'en allaient en courant dans le sentier.

## V

Le jour suivant, l'oncle Gédéon Schwartz qui, n'étant le parent réel de personne à Lautenbach, avait fini par devenir celui d'adoption de tout le monde, travaillait seul dans son hangar, attendant à sa modeste maison au toit de chaume, égayé de joubarbe, et aux pignons tapissés de lierre et de chèvrefeuille. Sans crainte des courants d'air, il avait établi son chevalet entre deux portes ouvertes, dont l'une donnait accès dans la salle basse, et l'autre dans la cour. En pénétrant au-delà du seuil de la première, le regard devinait dans l'ombre un grand lit à baldaquin, un petit poêle de fonte, sur lequel brillait une lampe à bec de cuivre, un bahut garni d'écuelles de terre fleuronées, un escabeau supportant une cruche rouge, et, pendus au plafond, les viandes fumées et les jambons dorés.

L'autre porte, au contraire, inondée de lumière, laissait l'œil, sans s'arrêter à la cour, où les poules picotaient en caquetant, ni dans le verger, où les cerisiers semaient déjà leur neige rose, s'égarer